

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Knockout Inc. de Paul Ohl ou l'intérieur du ring

Adrien Thério

Numéro 15, août–septembre 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40531ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1979). Compte rendu de [*Knockout Inc.* de Paul Ohl ou l'intérieur du ring]. *Lettres québécoises*, (15), 69–70.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

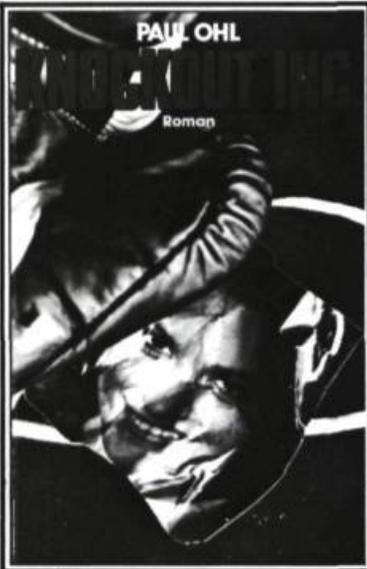
<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Des choses à dire

Knockout Inc.

de Paul Ohl
ou l'intérieur du ring

Il existe au Canada et au Québec un nombre considérable de revues professionnelles consacrées au sport, à toutes les sortes de sport. Il paraît que c'est tout à fait normal. Inutile de dire que nous ne sommes pas les seuls à nous payer ce genre de revues. Ce qui existe ailleurs, je veux dire dans les pays où la population le permet, c'est une littérature directement reliée au sport. Je veux parler de romans, poèmes, pièces de théâtre, contes, nouvelles, etc. Aux États-Unis, par exemple, plusieurs revues qui parlent de sport, publient aussi des nouvelles dont l'action se passe dans le monde du sport. Ce genre de littérature n'existe à peu près pas ici.

Bien sûr, tout le monde se souvient de ce petit roman rempli d'action qui avait fait parler de lui il y a quelques années et qui s'appelait *Après-ski*. Mais était-ce vraiment sérieux ce livre ? Faudrait-il dire, en ce cas, que Paul Ohl innove, lui qui nous arrive avec un véritable roman où tous les personnages ne vivent que pour et par le sport, en l'occurrence la boxe ? On pourrait se demander comment il se fait que, dans un pays où le sport est tenu en si haute estime, si peu d'écrivains vont chercher leur inspiration auprès des amateurs ou des professionnels du sport ?

Paul Ohl était bien préparé pour écrire un livre sur le sujet qu'il a choisi. Il a déjà écrit des livres qui traitent du sujet, entre autres, *Les Arts martiaux*, *La Guerre olympique* et enfin *Les Gladiateurs de l'Amérique*. Il connaît donc le milieu. Il le connaît d'autant plus qu'il est passé par le Collège militaire et par l'armée canadienne. Ce ne sont pas des

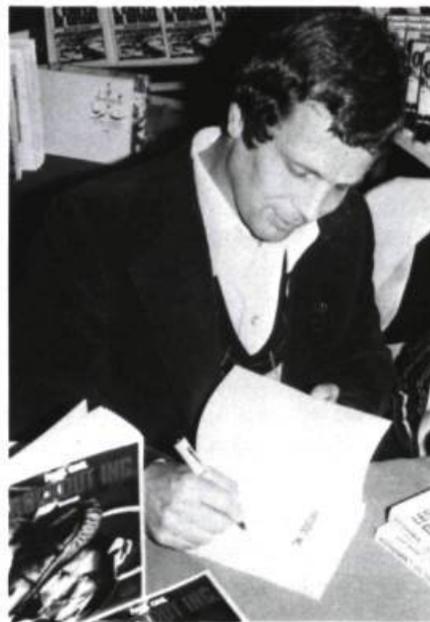
raisons pour écrire un roman dont l'action se passera dans l'arène. J'imagine que cela peut aider le jour où le futur romancier croit qu'il a réuni tous les éléments pour faire un bon roman et croit savoir écrire.

L'instinct de monsieur Ohl n'était pas mauvais. Non seulement, il connaît l'arène, mais il sait faire de belles phrases et mener un récit. En fait, il a peut-être trop tendance à faire de belles phrases. Et surtout de belles descriptions. Ses premiers chapitres en sont remplis. Je me demande si ces premiers chapitres qui s'égareront dans un romantisme descriptif un peu désordonné n'embêteront pas la plupart des lecteurs qui, dans un roman pareil, ont bien le droit de s'attendre à voir de l'action. De l'action, ils en auront à souhait, mais il leur faudra être un peu patients. Je pourrais donner toute une série d'exemples de ce que je veux dire en m'arrêtant aux pages 10, 11, 12, 13 et à d'autres encore. Il y a d'autres moyens que la description soi-disant poétique pour mettre le lecteur en contact avec l'atmosphère d'un lieu. Et M. Ohl le sait très bien car, quand il oublie qu'il a déjà lu de grands romanciers du dix-neuvième siècle et même du vingtième, il sait très bien prendre son lecteur et l'obliger à l'écouter.

On a donc hâte de rencontrer le personnage principal. Pour moi, l'histoire ne commence vraiment qu'à la fin du chapitre qui s'intitule *L'enfant qui ne pleurerait jamais*. C'est ici que l'action commence vraiment et c'est aussi le moment où le lecteur se sent entraîné malgré lui dans l'histoire misérable de ce Marco Simon qui n'a pour ainsi dire pas eu d'enfance et qui, pour changer le cours des choses, décide d'entrer dans

l'armée. Pas facile la vie de l'armée. Mais elle permet à Marco Simon de devenir un homme ou du moins de croire qu'il en est devenu un. En fait, tout ce qu'il est, c'est un automate qui accepte des ordres, fait ce qu'on lui commande et ne demande rien. Il demande tellement peu que pendant cette année et demie d'armée ou à peu près, il n'a même pas eu l'idée de sortir avec ses compagnons pour aller se saouler et voir des filles. Ce serait un légume parfait s'il ne rencontrait, pendant cette période de sa vie, l'homme qui va changer complètement sa vie, un officier qui, après l'avoir malmené pendant l'exercice, devient son entraîneur de boxe. Mais l'officier est dégradé, il quitte l'armée, entraînant avec lui ce boxeur amateur dont il voudra faire un champion.

Qui s'assemble se ressemble. Le sergent Laszlo n'est pas un coureur de femmes lui non plus. Il a laissé un petit



batard en Corée mais c'était pur accident. Tout ce qui l'intéresse maintenant, c'est de faire de Marco un champion. Cette deuxième partie du roman est excellente car l'auteur a oublié ses belles phrases et coupe court à ses descriptions poétiques, ce qui nous vaut un récit mené à toute allure ou l'action remplit toutes les pages. Et peu à peu, on finit par s'attacher aux personnages qui deviennent plus humains. Ils vont continuer à nous dire que, dans leur profession, il n'y a pas de place pour la vie amoureuse, mais on sent qu'ils ne sont pas convaincus. On comprend aussi qu'ils ont eux-mêmes pitié de la vie qu'ils mènent et que les coucheries d'un soir n'ont rien pour remplir le coeur.

Mais l'important, c'est l'arène, c'est le ring. Et ici, dans cette partie du livre, tout y converge. On peut se demander à certains moments si les choses se passent vraiment ainsi dans le monde de la boxe mais on oublie vite ses petites

questions car on est de nouveau emporté avec tous ces êtres presque inhumains qui fréquentent le ring et réclament du sang dans un autre tourbillon de poings qui frappent, de journalistes qui s'affairent, de gérants qui font des combines. Quel monde ! Et quel beau discours, quelque vingt pages avant la fin, cet article du journaliste Saint-Arnaud ! Mais est-ce que les amateurs de boxe ne lui en voudront pas un peu de si bien montrer tous les dessous de ce sport qui avilit et change des hommes en brutes ?

« . . . que faut-il pour nous convaincre que la boxe professionnelle est à priori un tribunal qui condamne ses adeptes, sinon à mourir, du moins à se suicider progressivement en subissant, d'une fois à l'autre, des tares physiques et mentales ? »

Mais les professionnels de la boxe ne lui permettront pas d'étaler sa petite philosophie dans le grand journal de la Capitale. On a les moyens de l'arrêter

en cours de route et on le lui prouvera. La boxe ne se laisse pas abattre ainsi, monsieur Saint-Arnaud aurait dû le savoir.

La boxe ne m'intéresse pas. Pourtant, je viens de lire un roman où tous les personnages ne vivent que pour la boxe et mes premiers moments d'hésitation passés (les belles descriptions), je suis obligé de dire que je ne me suis pas senti mal à l'aise dans ces arènes où je ne suis allé que quelque fois par curiosité. Et finalement je me suis dit, en refermant le livre, que je venais de lire un bon roman.

Et je ne vois pas pourquoi maintenant nous n'aurions pas d'autres romans qui se passeraient dans d'autres lieux où on pratique d'autres sports. Tout est matière à étude romanesque. *Knockout inc.* devrait être une invitation à d'autres fanatiques des sports qui se sentent capables d'écrire et de se décrire.

Adrien Thério

**Gabrielle Poulin
publie son premier roman :**

Cogne la caboche*



Je n'ai pas l'habitude des comptes rendus d'une page. Surtout quand il s'agit d'adopter le ton neutre pour décrire un roman aimé, écrit par une amie (conflit d'intérêt me dit-on. N'est-il pas indécent d'encenser ses propres collaborateurs ? Mais oui ! Mais oui !).

Je ne dirai pas qu'après avoir lu *Cogne la caboche*¹ je me suis senti tout chose et que je n'ai pu m'empêcher d'envoyer à Gabrielle Poulin un petit poème né de son livre. Je ne dirai pas que ce mouvement spontané ne m'arrive que très rarement.

Je dirai plutôt que ce récit qui raconte la vie de Rachel Delisle, son enfance mais surtout les quinze ans qu'elle a passé au couvent sous le nom de Soeur Anna-des-Anges mérite d'être lu non pas comme un document (une confession) mais comme un véritable roman.

Je dirai surtout que la critique s'est montré fort élogieuse à l'égard de ce premier essai reconnaissant en lui une incontestable réussite. Ainsi en ont parlé Jacques Michaud (*le Droit*, samedi le 28 avril 1979 : « *Cogne la caboche* est le

livre d'une grande beauté. C'est un roman qui se lit intensément . . . »), Joseph Bonenfant (dans un article pénétrant publié dans *Relations*, juin 1979, pp. 186-189 où il est dit : « Gabrielle Poulin, sans donner en rien dans le vice autobiographique, est allée au-delà du témoignage ; elle est allée jusqu'au roman, c'est-à-dire jusqu'à l'oeuvre littéraire) et moi-même (*le Droit*, samedi le 28 avril 1979 : « Ce qui plaît dans ce roman, c'est la qualité et la délicatesse du ton : aucune charge contre l'Institution. Un constat plutôt. Celui d'une inadaptation progressive à la vie religieuse et à ses règles par trop aseptisantes. Un appétit de vivre aussi qui rend caduque toute forme de réclusion et qui incite à mordre dans la vie. À belles dents. »).

Je terminerai en disant que si, malgré le peu de lignes dont je disposais, il ne vous est pas venu à l'esprit de lire *Cogne la caboche* c'est que décidément vous avez la tête dure.

Et cogne la caboche . . .

André Vanasse

* Éditions Alain Stanké, 245 p.